LA

Bataille de Loigny

Et le 37e de ligne.

A l'heure où les Allemands commençaient l'autre jour à célébrer les anniversaires des victoires de 1870, alors que les Chambres françaises décidaient l'érection d'un monument à la mémoire de tous les Français tombés dans cette guerre pour la défense de la patrie, voilà que paraissait un livre qui est à lui seul un réconfort et une consolation. C'est l'historique du 37e d'infanterie, l'ancien régiment de Turenne, placé à la frontière, à Nancy, dû à la plume de M. le capitaine Faivre d'Arcier et de M. le lieutenant Royé, avec compositions de M. le lieutenant Ganter, édité par Ch. Delagrave, à Paris—il arrive bien à son heure, après ces vingt-cinq ans, pour rendre témoignage de la valeur de la résistance des Français et rappeler les dates héroïques de la défense nationale.

Le colonel et les officiers du 37e m'ont fait l'honneur de m'adresser un exemplaire de cet ouvrage, écrit M. Paul Druet, et de me remercier des démarches que j'ai faites "pour honorer ceux de leurs camarades tombés à l'armée de la Loire". J'ai fait bien peu, et plus qu'à moi c'est à M. le comte Lavedan, à Mgr Baunard, à M. Jules Simon, à tous ceux dont les noms illustres et la haute autorité ont fait cortège devant la Société nationale d'Encouragement au bien et devant l'Académie française, à M. le curé et à M. le maire de Loigny, que doivent s'adresser ses remerciments, si tant est qu'il en soit dû à ceux qui ont simplement essayé de rendre justice.

Et surtout c'est à l'ancien commandant du 37e de marche, à M. le lieutenant-colonel de Fouchier, que revient le mérite d'avoir revendiqué pour le 37e de marche, pour ses anciens compagnons d'armes bien plus que pour lui-même, une part de la gloire que les zouaves pontificaux semblaient avoir confisquée.

Alors que, de huit heures du matin à près de sept heures du soir, le 2 décembre 1870, tout le 16e corps d'armée et, à partir de l'après-midi, une partie du 17e corps français avaient donné contre les troupes allemandes, il semblait qu'il ne fût resté dans les mémoires que l'écho de cette charge splendide des zouaves pontificaux conduits par Sonis et Charette vers quatre heures du soir, et le nom même de la bataille en avait changé. Ce n'était plus Loigny, c'était Patay.....

A l'heure où j'ai eu l'honneur de faire la connaissance de M. le curé et de M. le maire de Loigny, en 1891, et où j'ai été amené à étudier les événements de cette journée—j'ai tâché de remettre en lumière la part de chacun; j'ai rappelé que dans la crypte de Loigny douze cents Français attendaient l'heure du réveil, officiers et soldats, fils des plus grandes ou des plus humbles familles de France, confondus dans la souveraine égalité de la tombe, tous ayant droit au même respect parce qu'ils ont participé au même sacrifice.

Mais dès 1871, M. le colonel de Fouchier avait réclamé. Dans une lettre datée du camp de Sathonay le 30 novembre 1871, écrite à M. le curé de Loigny, il rappelait la part qu'avait eue son régiment dans cette journée, et lors du premier anniversaire de la bataille, Mgr Pie (celui qui devait devenir le grand cardinal Pie) s'exprimait ainsi: "Loigny, au centre du combat, a tenu tout le jour, avec une constance et une fermeté au-dessus de tout éloge, contre les attaques répétées des Allemands. *Nommer le 37e corps de marche, c'est mentionner la bravoure humaine élevée à sa plus haute puissance* "

Permettez-moi de faire bénéficier les lecteurs du *Figaro* du récit de la bataille, tel qu'il est rapporté dans l'historique du 37e:

Aux premières lueurs du jour, le 37e de marche est sous les armes; longtemps immobiles, face à Villevé, les soldats aperçoivent les vedettes ennemies à mille mètres environ; mais, des combles du château de Villepion, on distingue nettement des colonnes profondes venant d'Orgères et se massant vers la Maladerie, Tanon, Villeprévost et le château de Goury.

La 1re division du 16e corps est établie à hauteur du château de Villepion, la brigade Bourdillon en bataille à droite, la brigade Deplanque à gauche, un peu en arrière de la première, en échelon de bataillon, couverte du côté de Nonneville par de nombreux tirailleurs.

A huit heures et demie, la division se met en marche derrière la 2e brigade, ayant pour objectif Morâle et Villeprévost. Mais l'attaque de la 2e division est trop précipitée; elle est ramenée sur Loigny. Les mobiles de la Sarthe sont lancés sur Villerand et Morâle; le 37e opère un changement de front sur la droite et se forme sur deux lignes: les 2e et 3e bataillons, en colonne à intervalle de déploiement, en première ligne, le 1er bataillon en deuxième ligne, vis-à-vis l'intervalle des deux autres. Le colonel Mallat, blessé la veille, a remis le commandement du régiment au commandant Chevalier.

L'amiral (Jauréguiberry) donne à la première ligne l'ordre de marcher par le flanc, le long de la lisière Nord du parc de Villepion; puis les deux bataillons du 37e, arrivés près d'un petit bois, remontent, au pas gymnastique, vers Loigny que les Bavarois atteignent par le côté opposé. Nos mitrailleuses empêchent l'ennemi d'aborder le village. Le 2e bataillon y pénètre le premier. En un instant les compagnies se répandent dans les rues du village, dans les jardins et les maisons que l'on peut ouvrir. Le 3e bataillon entre à son tour dans Loigny et prend les mêmes dispositions. Le 1er bataillon ne prend point part à l'attaque. Il était midi: les chefs des 2e et 3e bataillons se placent de leurs personnes devant l'église, dans le cimetière dont ils font créneler les murs.

Tandis que les deux bataillons du 37e bataillon entrent à Loigny, le capitaine adjudant-major Tollin, prenant avec lui un fourrier et douze hommes (3e bataillon, 3e compagnie), longe les murs extérieurs du village pour se porter plus vite à la rencontre des Bavarois qui arrivent du Nord et de l'Est. Le sergent-major Chapelot, avec quelques soldats, s'avance jusqu'à un talus naturel, surmonté d'une haie vive, et de là fusille avec succès l'ennemi; à soixante mètres en arrière, perché sur le toit d'une grange, le reste des hommes du capitaine Tollin fournit des feux étagés. Tout à coup, le capitaine tombe grièvement blessé; à ce moment même, les Bavarois renforcés cherchent à gagner du terrain. De la position favorable qu'il occupe, le sergent-major Chapelot les empêche d'entrer dans le village. Mais bientôt l'artillerie française doit, pour répondre à l'artillerie ennemie, tirer par-dessus les maisons où une fraction des hommes de Chapelot s'est retranchée. Il se retire alors dans le village, l'ennemi y entre à sa suite et commence à incendier les premières maisons. Puis, se glissant derrière l'artillerie, la cavalerie bavaroise prononce un mouvement tournant pour envelopper les défenseurs de Loigny.

Un parlementaire invite les officiers à se rendre. Les commandants Varlet, de Fouchier refusent énergiquement, et avec eux MM. de Commesnil, Laussac, Gantelme, Neige, Godin, etc.

Le nombre des ennemis s'accroît; c'est une guerre de rues qu'il faut soutenir: une chaumière devient une citadelle, une lucarne, un tournant de rue, un trou dans un mur, tout est utilisé.

A l'auberge Chaveau, le commandant de Fouchier disait aux habitants réfugiés dans la cave: "Priez pour nous, pendant que nous combattons pour vous!" L'église se remplit de blessés et d'habitants cherchant un abri.

Le vainqueur, pour avoir raison des héroïques défenseurs du village, recourt à l'incendie; sur eux pleuvent les obus; quatre-vingts pièces de canon sèment le carnage dans leurs rangs et, comme s'il avait peur de ce seul régiment, le duc de Mecklembourg fait signe à ses réserves d'accourir. Elles entourent le village, rien ne saurait ébranler l'audacieux courage des soldats du 37e; l'amiral Jauréguiberry leur a donné cette consigne: "Tenir jusqu'à la dernière extrémité"! Pourtant au loin une sonnerie s'est fait entendre, c'est la sonnerie du ralliement. Le 1er bataillon, resté en dehors de Loigny, rejoint la division. Les deux autres vont-ils donc mourir sans qu'un effort ait été tenté pour les dégager?

A ce moment, le général Chanzy voit venir à lui le général de Sonis: "Rendez-moi, lui dit-il, le service de "me remplacer ici." Le général de Sonis n'hésite pas et donne l'ordre à ses bataillons de relever ceux du 16e corps.

Le 1er bataillon des zouaves pontificaux (volontaires de l'Ouest), quatre compagnies des mobiles des Côtes-du-Nord, les francs-tireurs de Tours, une compagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied se dirigent sur le parc Villepion. Le 2e bataillon des zouaves et trois compagnies des mobiles des Côtes-du-Nord sont placés à la hauteur du village de Gommiers, et, sous la protection de l'artillerie, le général de Sonis se propose de marcher au secours des braves du 37e.

Il est quatre heures et demie, le jour tombe, la bannière du Sacré-Cœur est déployée, et, trois cents zouaves s'élancent avec le général. Celui-ci tombe, la cuisse fracassée; sa troupe continue, emporte la ferme de Villours et gagne le petit bois de lilas et d'acacias appelé "Bois Bougeon"; les zouaves s'y précipitent, baïonnette en avant, en chassent les Prussiens, le traversent et courent sur Loigny; mais l'ennemi s'est aperçu de leur petit nombre; s'ils peuvent atteindre les premières maisons, si leur noble bannière est arrivée jusqu'au village, ce n'est que pour un instant; car l'intensité de la fusillade et la violence de l'incendie des maisons qu'ils ont abordées les obligent à reculer.

Le 37e reste seul à Loigny!....

Un cimetière, une église, c'est là tout ce que la France peut lui offrir encore. C'est la mort et l'immortalité. Il est nuit; au milieu du village en ruines, au bas du modeste clocher, tristement illuminé par cet embrasement, au milieu des croix et des tombes éclairées par l'incendie, autour de la petite église encombrée de mourants, le valeureux régiment se bat toujours: il épuise jusqu'aux munitions de ses blessés.

L'enceinte extérieure du cimetière mesure deux mètres, elle est infranchissable; à l'intérieur, le mur est favorable à la défense: à plat ventre, le fusil sur le mur, derrière les arbres, derrière les tombes, partout un soldat; à l'entrée des rues, des groupes. Ceux dont les munitions sont épuisées sont en réserve, baïonnette au canon; chacun attend l'assaut.

En dehors de Loigny, le canon ne gronde plus, les mitrailleuses cessent de faire entendre leur crépitement significatif, la fusillade diminue.

Tout à coup, des hourras se font entendre. Les Allemands envahissent le cimetière. Cinquante des nôtres roulent à terre sous la première décharge de l'ennemi. Le commandant de Fouchier a la cuisse traversée d'une balle; il est fait prisonnier. Le commandant Varlet est tué au pied d'un arbre.

Le général de Kottwitz invite le commandant de Fouchier à donner des ordres pour suspendre le feu: "Ce n'est pas mon affaire d'arrêter le feu de mes soldats, c'est la vôtre!" répond-il avec fierté.

—"Ne tirez plus, ne tirez plus, Français! crient les Allemands, le village est à nous!" Et Dieu sait avec quel redoublement de fusillade nos braves soldats répondent à cette invitation. A sept heures, la plupart des soldats du 37e sont prisonniers; les derniers défenseurs sont obligés de cesser leur feu, par crainte d'atteindre leurs camarades, prisonniers des Allemands.

Les Français avaient tenu cinq heures, parce que, selon le mot héroïque et simple d'un de leurs officiers, "ils s'étaient crus destinés par leur résistance à protéger la retraite de la division!" Comment pouvaient-ils supposer, en effet que, par suite d'une erreur regrettable, le 37e serait oublié dans Loigny?

Le commandant Varlet, les capitaines Bourneau, Fraissignes, Noyers, les lieutenants Bagay, Renaud, Berthelier, Jeunot, le sous-lieutenant Cénat étaient tués. Le commandant de Fouchier, MM. Tollin, Commesnil, Hamentien, Jeandet, Bougnant étaient blessés.

MM. Martin, Etienney, furent décorés: le sergent Borgnes, le caporal Almès furent médaillés.

Les pertes des Allemands étaient énormes. Les cadavres Prussiens encombraient les rues au point que, dans celle qui tourne le village du côté du hameau de Fougeu, les soldats allemands étaient obligés, pour livrer passage à leur cavalerie, d'entasser leurs morts par monceaux le long des maisons et des haies de clôture. Le chiffre des morts pouvait, dans le village, s'élever de mille à douze cents. La journée du 2 décembre 1870 nous avait coûté plus de quatre mille tués et blessés; les pertes des Allemands étaient au moins égales.

N'est-ce pas, que cette page du livre est bien vibrante, et qu'il est bon de rappeler, à la date où nous sommes, l'héroïsme de ces braves gens!

Depuis ces vingt-cinq ans, l'église de Loigny s'est relevée de ses ruines, M. l'abbé Theuré, fait chevalier de la Légion d'honneur en 1871 pour le courage et la charité admirables dont il avait fait preuve pendant la bataille et après, a eu la joie d'inaugurer en septembre 1893 le nouvel édifice élevé par la piété publique à la gloire du Dieu des armées et à la mémoire des douze cents officiers et soldats français dont il a réuni les ossements dans la crypte, à côté du tombeau du général de Sonis, *Miles Christi*.

Les grandes manœuvres de Beauce, en 1894, n'ont pas été seulement, suivant la belle expression du général de Galliffet, une école de guerre; elles nous ont permis d'accomplir sous les armes un grand et patriotique pèlerinage aux Champs d'Artenay, de Coulmiers, de Villepion et de Loigny....

La Société nationale d'Encouragement au bien a décerné en 1893 une couronne civique au vénérable abbé Theuré; l'Académie française, le 22 novembre 1894, lui a décerné le premier de ses prix de vertu et a donné à M. Louis Fouquet, maire de Loigny depuis 1877, une médaille d'or pour sa collaboration assidue et dévouée dans l'œuvre de reconstruction de l'église.

Ce n'est pas assez, et puisque le beau livre de MM. Faivre d'Arcier et Royé me fournit l'occasion de replaider à nouveau cette grande cause, je demande au gouvernement: la croix d'officier de la Légion d'honneur pour M. le curé de Loigny; la croix de chevalier pour M. le maire, et pour le modeste héros qui a prononcé au milieu de la fournaise ce mot digne de l'histoire et d'une authenticité contrôlée: "*Monsieur, ce n'est pas mon affaire d'arrêter le feu de mes soldats, c'est la vôtre!*" au risque de m'attirer tout son mécontentement—car il est le modeste par excellence et ne craint rien tant que d'entendre parler de lui—pour M. le lieutenant-colonel Edouard de Fouchier, décoré avant la guerre, officier de la Légion d'honneur *seulement* en septembre 1877, retraité depuis 1880,—je demande la croix de commandeur.

Voilà qui sera honorer les héros de 1870, voilà qui sera *Français!* Et je demande cela depuis un an, non pas dans la promiscuité d'une promotion semestrielle, mais par un décret spécial....

En fait de services exceptionnels, je n'en connais pas qui vaillent ceux-là. La grande publicité du *Figaro* fera ce que je n'ai pas su faire, et du même coup elle m'aidera à payer ma dette de reconnaissance à MM. les officiers du 37e régiment d'infanterie, car c'est publier leur gloire que rendre justice à leurs aînés.

L'autre soir un musicien s'était égaré chez les Corniflet.

On célébrait l'anniversaire du mariage de la maîtresse de la maison, et Madame s'était avisée de chanter son grand air.

Mais, après la première mesure:

—C'est un peu haut, murmura-t-elle; je vais le prendre en *mi*.

—Non, madame, protesta le musicien, restez-en *la!*

La Salsepareille d'Ayer contient de l'iodide de potassium et du fer, ainsi que les meilleures plantes connues pour purifier le sang.

1894-95.

Revue Commerciale

—ET—

INDUSTRIELLE.

L'année 1894-95 est certainement une des plus mauvaises années que nous ayons eues, au point de vue commercial. Rien d'étonnant à cela. Il y avait, depuis quatre ans, un déficit constant dans le Trésor; la confiance avait disparu. Un peu plus, et l'on suspendait les paiements en espèces.

En dépit de ces déplorables conditions, il y a tant de vitalité dans le pays que nous avons à signaler une reprise, tout à fait inattendue, dans les affaires. La valeur de nos importations a été de 743,000,000, contre 654,000,000, en 1893-94. Mais celle de nos exportations est tombée, de $892,000 à $608,000, quoique le chiffre des affaires ait été plus élevé; mais les prix avaient énormément baissé.

Le Sud a pu résister à cette dépression commerciale plus que le Nord. Depuis 14 ans, il a fait de prodigieux progrès. Une foule d'industries y sont nées et s'y sont développées. La production du coton s'est élevée de 5,700,000 balles à 9,000,000, et le capital engagé dans l'industrie des cotonnades, de $18,000,000 à plus de $100,000,000. Le Sud, devenu industriel, a fait, chaque jour, sous ce rapport, d'étourdissants progrès.

C'est, surtout, sur la Nouvelle-Orléans qu'il faut jeter les regards, pour se faire une idée juste de l'étendue et de la rapidité de ces progrès. Elle possède, sous tous les rapports, des avantages merveilleux. Les levées de la Louisiane consolidées la mettent à l'abri des inondations, et les admirables réglements de sa quarantaine à l'abri des invasions des épidémies. Elle est la mieux éclairée des villes du Sud. Son système de pavage s'améliore tous les jours. Bientôt, grâce à l'électricité, elle jouira, dans toutes les directions, du nord au sud, de l'ouest à l'est, des bienfaits du rapide transit. Un nouveau système de drainage en fera, sous peu, une des villes les plus saines du monde. Autant d'avantages qui vont faire affluer les étrangers, chez elle, pendant l'hiver.

Centre de plusieurs grandes lignes de chemins de fer qui, avant longtemps, traverseront son fleuve sur un magnifique pont, elle possède toutes les facilités, toute la rapidité, tout le bon marché que l'on peut désirer dans les transports.

Elle occupait, jadis, le dernier rang parmi toutes les villes manufacturières de l'Union; elle y tient aujourd'hui le dix-neuvième place. Au Sud, elle occupe la première, avec une production double de celle de Richmond, quadruple de celle d'Atlanta; et elle prime toutes les autres cités de la même région, plus encore par la variété que par la quantité des produits. C'est la ville qui a le moins souffert de la crise qui sévit sur tout le pays, depuis deux ans, et la conversion de sa dette, faite dans d'heureuses conditions, en diminue considérablement l'intérêt annuel.

Tout bien considéré, nous n'avons donc qu'à nous féliciter de la situation, et de la perspective qui s'ouvre devant nous.

COTON.

L'année, pour l'industrie cotonnière, a commencé assez mal. Il y avait à cela plusieurs raisons: d'abord on avait, de tous les côtés, grossi démesurément la production qui dépassait considérablement la consommation. De là, baisse énorme dans les prix et arrêt dans le travail des broches et des métiers. C'est alors que les planteurs cotonniers américains se sont réunis en convention pour régler et diminuer la production. Ils avaient décidé une réduction de 25 pour cent; elle n'a été, en réalité, que de 10 pour cent. Il est vrai que l'on a, en même temps, réduit de 40 pour cent l'emploi des engrais et que le temps pendant presque toute la saison, a été défavorable à la pousse du coton—autant de circonstances qui doivent assurer une diminution dans la production.

Le secrétaire de la Bourse au Coton, M. H. Hester, l'estime comme suit:

Quant à la consommation dans le pays, voici les chiffres qu'il donne: 1,821,243 balles. A quoi il faut ajouter les recettes aux différents ports, s'élevant à 7,978,757 balles, soit un total de 9,800,000 balles.

Les expéditions, cette année, ont atteint un chiffre énorme, sans précédent, tout près de 7,000,000 de balles, un million de balles de plus que dans le passé.

Voici le chiffre des broches en activité, cette année, 3 001,340 contre 1,699,-082, l'an dernier; celui des métiers, de 70,874 contre 38,865, en 1894.

Le mouvement du port de la Nouvelle-Orléans est comme suit: recettes 2,-702 931 balles, contre 2 056 562 en 1894. Exportations, 2,053,501 balles contre 1,363 773.

Les recettes pour tous les ports du Sud ont été de 9,808,757 balles contre 5,211,057, en 1894.

SUCRE.

La consommation totale du sucre aux Etats Unis a été, en 1894, de 2,025,648 tonnes, contre 1,905,862 tonnes, en 1893 et 1,853,370 en 1892. Augmentation en 1894 sur 1893 de 118,786 tonnes ou 6.23 pour cent, contre 54,492 tonnes ou 2 8 pour cent seulement en 1893 sur 1892. Notre consommation, en 1894 se divise ainsi: Sucre indigène—sucre de cannes, 265.500 tonnes; sucre de betteraves, 20,000 tonnes; sucre de sorgho, 300 tonnes; sucre d'érable, 5 000 tonnes; à quoi il faut ajouter 15,000 tonnes de mélasses fabriquées. Ce qui donne, pour les Etats-Unis, une production totale de 305,800 tonnes.

Le reste du sucre consommé, en tout, 1,718,848 tonnes, nous est venu de l'étranger—à savoir: 1,554,528 tonnes de sucre de cannes, 796 tonnes de sucre de betteraves et 14 524 tonnes de sucre raffiné. En voici les principales provenances: Cuba, 1,005,761 tonnes; Porto Rico, 31,403; Demerara, 45,957; Antilles Anglaises et autres, 167,904; Brésil, 87,646; Indes Orientales, 135,-894; Iles Sandwich, 150,845; Europe, 164,320.

En quelques années le prix des centrifuges est tombé de 7.79 cents à 3.24 la livre, et celui des granulés de 9,23 à 4,12 cents la livre, soit une baisse de 5,11 cents la livre ou de 55 pour cent. Cette baisse a eu pour cause les énormes progrès opérés dans la fabrication en Europe et, surtout, en Allemagne, protégée qu'elle était par le système des primes.

Supposez que pareille protection ait été accordée à notre industrie américaine, n'est il pas probable que le million de tonnes de consommation que l'on a à constater chez nous, eut été fourni par nos agriculteurs et au profit du pays?

Voici qui prouve l'effet merveilleux de la prime sur l'industrie sucrière. Il y a quelques années, les trois quarts du sucre étaient fabriqués par le vieux système des Open Kettles. Il n'en produit plus, à l'heure qu'il est, que 12 pour cent. Tout le reste, 88 pour cent, est fait par le procédé du vacuum pan. La raison en est bien simple. Il s'agissait d'obtenir le plus possible de sucre polarisant plus de 90 pour cent de saccharine. En fait, sur 536,157,557 livres de sucre, il y en a eu, en 1894 497,932 965, ou 93 pour cent obtenant la prime, contre 597,537 livres seulement qui en étaient privées.

Sur 204,792 acres plantés en cannes, 144,370 ont été récoltés par des cultivateurs qui fabriquaient leur sucre eux-mêmes, et 60,430 qui envoyaient leurs cannes à quelque usine centrale.

Ce qui contribue le plus à l'amélioration des méthodes de culture et de fabrication, c'est non seulement le rendement qui a plus que triplé, depuis une trentaine d'années, mais aussi la facilité avec laquelle les sucres de qualité supérieure luttent avec les sucres raffinés, à cause de leur bas prix et surtout de l'introduction dans le commerce de la glucose qui, mêlée avec les sucres de bonne qualité, est arrivée à annihiler la demande des mélasses.

On sait quel tort effroyable avait fait l'abolition brusque de la prime, sans qu'on lui substituât un droit d'entrée correspondant. Le Congrès avait réparé la faute qu'il avait commise, en votant une indemnité de $5,000,000, pour adoucir les pertes faites par les planteurs.

Le courage était revenu à ces derniers. Malheureusement le paiement de cette indemnité a subi de grands retards. La constitutionnalité en est même, à l'heure qu'il est, contestée par le Contrôleur du Trésor et l'incertitude qui règne sur cette affaire entretient l'angoisse dans nos campagnes.

A l'ouverture de la saison, on s'attendait à une forte baisse du sucre sur le marché, à cause des énormes approvisionnements que l'on avait faits au Nord, en prévision du rétablissement de l'ancien tarif sur le sucre. Heureusement, la consommation a été abondante et la diminution du stock a fait remonter les prix. Ajoutons à cela que les rapports sur la récolte de l'île de Cuba étaient déplorables. Il y eut eu une énorme hausse, sans les gelées qui ont tué une grande partie des fruits, ce qui a dû faire un tort considérable à l'industrie des conserves, dans laquelle le sucre joue un si grand rôle. Il est vrai que les nouvelles de Cuba sont devenues de plus en plus mauvaises. Aussi les prix se sont ils maintenus, et la nouvelle campagne s'ouvre dans d'excellentes conditions.

Voici le tableau comparatif des récoltes, les trois années qui précèdent celle dans laquelle nous entrons:

RECETTES.

Sucres—1892-93, 64,280 boucauts; 1893-94, 110,185 boucauts; 1894-95, 59,915.

Mélasses—1892 93, 298 774; 1893-94, 422,461; 1894 95, 311,990.

VENTES.

Sucres—1892-93, 64 280 boucauts; 1893 94, 947,108; 1894 95, 59,915.

Mélasses—1892 93, 286,687; 1893 94, 423,247; 1894 95, 311 990.

RIZ.

De toutes les industries agricoles du pays, celle du riz est pour le moment la plus prospère. En voici les raisons: d'abord, la récolte de l'an passé a été pauvre; puis, la guerre d'Orient a arrêté les importations de ce grain qui nous arrivaient presque toutes de ces parages, par le Pacifique. Aussi les prix ont-ils haussé et les cultivateurs de riz ont pu faire de l'argent.

Ajoutez à cela que, cette année, le temps a été pluvieux et favorable à la pousse de la plante; que l'on ne s'est plus généralement servi que de semence de choix et que l'on n'a plus eu recours, comme auparavant, aux avances des capitalistes et des marchands. On a pu empocher presque tous les produits des ventes que l'on faisait.

Il est donc naturel que non seulement les fermiers soient à l'aise, mais qu'ils aient une grande confiance dans l'avenir. Aussi, songe-t-on, partout, dans les pays de rizières, à augmenter la culture de cette céréale et commence-t-on à creuser des canaux et des puits artésiens pour irriguer les champs de riz. Mais comment ne pense-t-on pas en même temps à populariser l'usage du riz dans le Nouveau Monde? On l'a essayé à l'exposition de Chicago; mais cela ne suffit pas. Il faut des années pour changer les habitudes d'un peuple et lui faire adopter une nouvelle nourriture.

Que les planteurs riziers se mettent sérieusement à l'œuvre et améliorent constamment la qualité de leur produit, et ils obtiendront un succès complet. Il ne faut qu'un peu d'habileté et de persévérance pour que le riz arrive promptement à détrôner la pomme de terre.

Voici, suivant le rapport que nous a fait parvenir M. H. H. Smith, secrétaire de la Chambre de Commerce de la Nouvelle-Orléans, les chiffres des recettes, pour l'année finissant le 1er août 1895.

Riz brut 704 745 sacs contre 827,-688, en 1894; riz écalé, 1,650 barils contre 6,278, en 1894.

Nous devons également à l'obligeance de M. Thos. J. Saivant le chiffre des recettes à la Nouvelle Orléans, mois par mois:

	Riz brut. Sacs.	Riz écalé. Barils.
1893—		
Août	16,351	225
Septembre	145 300	702
Octobre	191,651	1,605
Novembre	157,564	71
Décembre	114 828	684
1894—		
Janvier	86,553	962
Février	84,159	330
Mars	35 302	763
Avril	16 905	536
Mai	12,031	126
Juin	6,021	51
Juillet	4,210	134
Total	820,794	6,295

PRODUITS DE LA GRAINE DE COTON.

Cette industrie est certainement celle qui a fait les plus étonnants progrès, depuis quinze ans. Il y a, maintenant, plus de 300 fabriques d'huile de graine de coton et la production augmente, tous les jours; mais les prix ont baissé, depuis la crise commerciale. Ce qui a un peu maintenu les prix, c'est l'exportation qui est forte en Angleterre, en France, dans l'Europe en général, au Mexique et dans l'Afrique. Sa baisse a engagé un assez grand nombre de planteurs à en revenir à leur ancienne habitude de faire de la graine de coton un engrais.

On estime que l'on a passé au moulin à huile 4 600,000 gallons, d'huile brute, sur 92,000 barils, 43,125 tonnes de tourteaux, et l'on a tiré de la graine 2,300,000 livres de textile, soit 4,600 balles de 2,000 livres.

Voici les cotes pour l'an 1894-95: Graine, de $6 à 11 la tonne; tourteaux, de $14,50 à $21,50 pour l'exportation; huile brute, de 19 à 37 cents le gallon; raffinée, de 90 à 50 cents le gallon.

Mais il y a eu une réduction dans les prix du fret pour le Texas sur le sucre, les mélasses, le café, le riz. Il a été fait sur ces articles beaucoup de commandes, pour le Texas.

On s'attend à une reprise dans ce genre de commerce, parce que les récoltes s'annoncent généralement bien et que tout fait espérer que les prix hausseront ou, tout au moins, se maintiendront. Il faut ajouter à cela que les fermiers ont fait beaucoup de maïs et pourront faire eux-mêmes leurs viandes fraîches et salées. Ayant aussi conservé une grande partie de l'argent qu'ils envoyaient auparavant dans l'Ouest, ils pourront faire plus d'achats et donner plus d'activité aux affaires. Sous ce rapport, la perspective est excellente.

COMESTIBLES ET GRAINS.

Avec une faible récolte de blé, comme celle que l'on avait eue en 1893-94, il fallait s'attendre à une forte réduction dans les exportations de ce grain pour 1894 95. Cependant, les exportations générales ont été considérables; elles ont atteint le chiffre de 145,000 000 de boisseaux. Quant aux prix, ils ont été en moyenne très bas. Aussi les résultats, pour cette année sont-ils très peu satisfaisants. Les prix de blé exporté sont tombés jusqu'à 57 cents le boisseau. Il en a été de même pour la farine qui s'est vendue jusqu'à $3,38 le baril, tandis qu'elle s'était élevée jusqu'à $4.90 en 1890 92. Le maïs s'est vendu beaucoup mieux; il est arrivé jusqu'à 52,9 cents le boisseau, 5 cents de moins que le blé.

On compte, cette année, sur une récolte de 400,000,000 de boisseaux, dont 350,000,000 seront consommés dans le pays, le reste sera livré à l'exportation. Quant aux récoltes d'avoines et de maïs, elles promettent beaucoup En Louisiane, surtout, elles pourront suffire, et au delà, aux besoins de la consommation.

Il y a eu une augmentation sérieuse dans les recettes de farine en barils, mais une diminution dans celles du maïs brut et en sacs. Quant aux ventes, elles ont subi des fluctuations et des baisses énormes. La farine extra fancy est tombée jusqu'à $2 45 le baril et le blé, jusqu'à 50 cents dans l'Ouest.

Les approvisionnements semblent avoir beaucoup diminué en Amérique et en Europe; on peut donc espérer que les prix se relèveront. D'ailleurs, nous avons de magnifiques et rapides moyens de transport, les steamships, et nos droits de port ne sont plus ruineux comme auparavant. Nous pouvons, sous ce rapport, lutter avec nos compétiteurs.

De plus, on construit maintenant dans la paroisse St Bernard, près de la ville, un nouveau port, muni de vastes ascenseurs pour le grain. Nous avons, dès lors, tout ce qu'il nous faut pour lutter victorieusement avec les ports de l'Atlantique.

PROVISIONS DE L'OUEST.

Si l'on tient compte de l'incertitude des affaires et des fluctuations fréquentes du marché pour les produits de l'Ouest et les denrées alimentaires, il n'y a pas à se plaindre de la situation, les approvisionnements de porcs et de produits manufacturés ont été doubles de ceux de l'an dernier, surtout à Chicago. Il y a eu, cependant, une baisse sérieuse dans les recettes de porcs en barils sur les principaux marchés de l'Ouest, à partir de la fin de juillet et pendant le mois d'août—ce qui peut produire une baisse dans les prix de vente. Si nous nous en rapportons aux autorités en pareille matière, la préparation des viandes dans l'Ouest et dans l'Est, s'élève tout au plus à une moyenne de 25,000,000 de livres par semaine, tandis que la consommation dans le pays est de 35,000,-000 et que l'exportation s'élève à 15,-000,000 de livres. Il y a lieu à une réduction dans la préparation des produits. On ne travaille plus guère que des viandes fraîches. Ajoutons à cela une baisse considérable dans les recettes de porc, et une consommation, ou tout au moins, une demande plus grande, ici ailleurs, et nous verrons qu'une hausse des prix est à peu près inévitable prochainement, surtout, pendant l'hiver qui vient. On peut voir plus bas qu'il y a eu, dans les recettes et les importations à la Nouvelle-Orléans des produits de l'Ouest, une augmentation sur celles de l'an dernier—ce qui permettra de répondre aux besoins de la demande, ici et à l'étranger:

Porcs en baril, 11,605 000 livres, en 1893 94, et 16 003,639 livres en 1894-95—augmentation, 4 398,639 livres.

Prix du porc, les 100 livres, $5,57 en 1894; $4 07 en 1895—diminution $1,-20.

Graisse raffinée, 409,053 000 livres en 1894; 533,055 000 livres en 1895—augmentation, 124,003 000 livres.

Totaux, viandes et graisses 1,992,-755 000 en 1894; 2,605 250 000, en 1895—augmentation, 612,495,000 livres.

Chiffre des porcs de tout âge dans les Etats qui font l'exportation: 25,636,-745; dans les autres Etats, 15,528,-971—total, 44,165,716 porcs.

CAFÉ.

On estime les recettes de Rio et de Santos, pour l'an 1895 à 96, de 5,500,-000 à 5,750,000 sacs. Il y a eu tout d'abord une baisse; mais elle a été arrêtée par une spéculation qui a relevé l'article sur le marché.

La consommation annuelle de café étant de 11,000,000 à 11,500,000 sacs et le produit venant surtout du Mexique, de l'Amérique Centrale et du Brésil, contrées qui avoisinent la Nouvelle-Orléans, il est étonnant que notre ville n'ait pas eu, jusqu'ici, s'emparer du monopole de ce produit, qui semble lui appartenir. C'est à ce but que doit viser notre monde commercial.

DIVINE BONTEMPS.

NOUVELLE.

Elle s'appelait Ludivine Bontemps, et par abréviation l'on disait Divine. C'était à douze ans une petite fille de grâce pensive et fine avec des yeux limpides et pâlis, d'un bleu frigide de source cachée dans les bois. De longs cheveux châtain foncé, comme un flot de soie légèrement ondée, tombaient sur ses grêles épaules. Sa bouche était jolie et grave avec la tache brune d'un grain de beauté au coin de la lèvre supérieure; et derrière cette bouche presque toujours close, et sous l'épaisseur de ces cheveux flottants, et au fond de ses yeux pâles on sentait qu'il devait se cacher une petite âme exquise et sauvage. Des traits particuliers distinguaient en effet Divine Bontemps, et entre tous celui-ci qui s'accusait déjà avec un étonnant relief.

Douée d'une énergie de tendresse presque excessive, d'une bonté qui se donnait sans réserve aux êtres et aux choses, et jaillissait en chaudes effusions dans les profondeurs de son âme, elle reculait devant la manifestation des sentiments même les plus avouables comme devant un péché. Rien ne lui était plus pénible que de sentir les autres deviner son cœur. Un nuage rose empourprait alors [illegible] yeux [illegible] droitement, pouvait aller jusqu'à la souffrance.

C'était ainsi, en tout et avant tout, une nature exaltée et secrète. Seule, il lui arrivait fréquemment de serrer frénétiquement contre sa poitrine le jouet préféré du moment; ou bien, elle s'adressait avec des gestes passionnés à des imaginaires dont elle peuplait son coin de retraite; même parfois elle embrassait les fleurs; et, certes, ces façons eussent fort étonné ceux qui étaient accoutumés à voir en elle une petite personne réservée de tous et silencieuse.

Elle était venue au monde en quelque sorte avec la honte de son cœur. La pudeur physique, et tout ce qu'elle comporte d'ombrageuse sensitivité, semblait chez elle transportée au moral; et la moindre émotion dévoilée, le moindre sentiment surpris lui causait l'intolérable malaise de la nudité.

Aussi tout ce qui est fait de demi-jour, de silence, de mystère, l'attirait-il particulièrement: les profondeurs du jardin, l'église ténébreuse et douce, la fraîcheur des pièces inoccupées. Là, elle se sentait vraiment vivre, là elle pouvait s'épanouir dans la plénitude de son être. Et c'est bien de leur lumière discrète, de leur gravité mélancolique, de leurs colorations atténuées, de leurs parfums défunts que devait s'imprégner pour la vie la substance délicate de son âme.

Ce qu'elle perdait à cette susceptibilité de cœur immodérée, elle [illegible] tairement privée la poignait jusqu'aux larmes. Alors elle essayait de réagir, elle se promettait de prendre exemple de ses petites compagnes. Pendant une heure, dans l'entraînement du jeu, elle tentait de se donner le change. Animation factice, qui tombait bientôt après, bien que souvent, le soir même, brûlant d'obtenir quelque faveur de sa mère, au moment de se jeter dans ses bras, elle s'arrêtait, hésitante, et finissait par aller se coucher sans rien dire.

Une telle répugnance à livrer le secret de ses sentiments lui faisait peu à peu contracter l'habitude du renoncement; et de cette habitude devait naître par la suite un goût passionné et presque barbare du sacrifice, un étrange appétit de résignation, qui l'attirait mystiquement aux tristesses, et n'était point sans comporter au reste de cruelles et raffinées voluptés.

* * *

Divine grandit; et, à travers les crises d'une puberté douloureuse, sa sauvagerie natale se développa encore. Elle se repliait maintenant au moindre contact. Une certaine gaucherie physique en résultait, qui relevait comme d'une pointe acidulée sa beauté essentiellement attendrissante. Ses cheveux sombres séparés au milieu, et glissant le long des tempes qu'ils couvraient, encadraient d'une ogive grave ses [illegible] avaient comme un air de bijoux très anciens; sa bouche presque toujours close se creusait sensiblement aux angles. Telle on la jugeait froide, dédaigneuse même; elle laissait dire, mettant quelque inconsciente coquetterie à justifier cette opinion, d'autant qu'elle y trouvait une barrière morale, derrière laquelle elle était mieux à l'abri des curiosités; et elle vivait ainsi la vie calme des vierges, quand un épisode sentimental de l'ordre le plus simple vint bouleverser son existence.

Un ami d'enfance, Maurice Damien, revint passer en province ses vacances. Or, à le voir, à lui parler—car il venait fréquemment chez elle, à cause des rapports étroits qui liaient les deux familles—à évoquer dans les allées du grand jardin sablé de rouge les enfantillages d'autrefois, Divine sentit peu à peu son cœur s'inquiéter. Les vagues tendresses, flottant encore en elle comme une vapeur du matin, furent traversées d'un rayonnement très doux. Des détails, insignifiants jusque-là, prirent un intérêt singulier à ses yeux; les heures monotones se colorèrent; et il y eut en elle le trouble et le ravissement d'une révélation.

Une après-midi qu'ils étaient seuls dans le grand salon donnant sur le jardin, la conversation facticement enjouée se figea tout à coup, et ils restèrent l'un devant l'autre, silencieux. Par [illegible] ouverte des bruits loin[illegible] naient de la ville indu[illegible] roulements de voitures [illegible] le murmure continu des feuilles était harmonieux comme un bruissement de soie. La présence de quelque chose d'inavoué entre eux les emplissait d'un émoi grandissant. Divine en ressentait le malaise jusqu'à l'angoisse, et son âme palpitait toute sous le voile de ses longues paupières. Pour y échapper, elle alla au piano ouvert et se mit à jouer. Maurice s'approcha. Son cœur battait si fort qu'elle en percevait les larges coups, irréguliers et sourds. Tout à coup elle sentit deux lèvres brûlantes, sèches de fièvre, qui se posaient sur son cou. Déjà elle s'était redressée, pâle d'une pâleur de mort. Comme une eau subitement troublée, ses yeux étaient devenus noirs; elle fixa sur Maurice un regard de folle, et avant qu'il pût faire un geste, elle se précipita hors du salon.

Tout son être était dans un inexprimable désarroi, et il lui fallut de longues heures pour retrouver un peu de calme. C'était à la place la plus sensible de son âme la cuisson d'une intolérable brûlure. Toute l'ombre douce dont elle s'enveloppait avait été brutalement violentée, et elle sentait qu'il lui serait impossible de se retrouver devant Maurice. D'ailleurs la fin d[illegible] approchait, et [illegible] des prét[illegible] à se [illegible] tité aussi vo[illegible] ne rêvait plus que [illegible] autour d'elle les mille fils [illegible] trame [illegible] pour y dérober au plus [illegible] d'elle-même la douceur [illegible]

Le matin du départ de Maurice, levée dès l'aube elle épia de sa fenêtre le passage du jeune homme. Elle n'était séparée de lui que par la fragilité du rideau de mousseline qui tremblait dans ses mains. Maurice leva la tête, et ralentit son pas; mais elle demeura immobile, l'âme toute frémissante et crispée; et longtemps après elle était encore là, avec de grandes larmes au coin de ses yeux, qui ne tombaient point.....

* * *

Maurice ne revint que quelques années plus tard.

Oh! ce retour, combien Divine en avait escompté les émotions!

En province plus que partout ailleurs, dans l'immuable monotonie de l'engrenage quotidien, la vie intérieure acquiert chez les êtres qui y sont inclinés une extraordinaire intensité. Là s'élaborent ces destinées salutaires, monuments d'une âme grandiose ou mélancolique élevés pierre à pierre et jour par jour à la gloire d'un sentiment unique. Ainsi, pendant ces lentes années, Divine avait concentré toute son activité sentimentale sur le souvenir des deux mois passés avec Maurice. Pas un seul jour elle n'avait cessé d'y penser. Dans le fond de son âme, elle avait édifié une sorte d'oratoire confidentiel, où elle se renfermait de longues heures, livrée aux consumantes jouissances de l'espérance. Nul ne soupçonn[illegible] ce mystère de tendresse [illegible] grandissant, goûtait de plus en plus l'anormal raffinement.

Quand elle se retrouva vis-à-vis du jeune homme, elle se sentit jusqu'au cœur un froid de paralysie, et ce fut une petite main inerte et décolorée de morte qu'elle lui tendit. Hélas! cette minute, qu'elle avait tant vécu d'avance, n'allait-elle lui apporter qu'une affreuse déception?

Maurice la prit, cette petite main; et dans la pression amicalement indifférente de ses doigts, il laissa trop voir qu'il ne se souvenait plus du passé.

Divine, atterrée d'abord, essaya, les jours qui suivirent, de reprendre un peu de sang-froid. Après tout, Maurice était libre encore; et il ne lui était pas interdit de chercher si vraiment plus rien d'elle ne restait dans son cœur; mais chaque fois qu'elle creusait cette pensée, à un certain moment tout son sang se glaçait, et elle voyait avec une effrayante netteté qu'elle mourrait plutôt que de desserrer les lèvres.

Elle passa ainsi des semaines, secouée jusqu'aux fibres de crises convulsives, qui la jetaient tour à tour aux résolutions les plus contradictoires. Elle ramassait tout son courage, se fortifiait de certains indices favorables, d'une parole ou d'un sourire, où elle retrouvait un peu de l'ancienne douceur; puis, l'instant d'après, reculait, effarée, devant l'insurmontable répulsion de trahir, fût-ce par un geste, le passé dont elle [illegible] avait une importante usine à quelques lieues de là, invitait Maurice à venir y étudier quelques améliorations. Le jeune homme accepta, demeura trois mois à la campagne; et, quand il revint, il était fiancé à Lydie.

Ce fut pour Divine un coup terrible. Comme il arrive souvent, elle avait envisagé toutes les éventualités, sans imaginer précisément la plus douloureuse.

Quelques jours plus tard, un soir, dans sa chambre, comme elle arrangeait ses cheveux pour la nuit, prise soudain d'une lassitude infinie dans tous ses membres, elle alla s'accouder à la fenêtre, et respira à larges traits la fraîcheur nocturne. C'était au printemps. Il avait fait un orage dans la soirée, des flaques d'eau luisaient encore çà et là dans les dépressions du pavé; d'en bas montait une odeur pénétrante de poussière mouillée et de verdures rafraîchies; et par moments des brises passaient, douces à fermer les yeux. Divine restait là, immobile, sa lourde chevelure pendant d'un côté, et elle sentait, dans son cœur comme dans sa chair, un découragement sans bornes. Tout à coup, sur le large trottoir de l'avenue, en face d'elle, elle aperçut Lydie et Maurice qui revenaient ensemble de quelque fête de famille. Ils allaient lentement d[illegible] pas attardé d'amoureux, et, dans le silence du quartier désert, le bruit de leur voix était presque perceptible. Divine s'était penchée; elle les suivait d'un regard [illegible] quand ils furent [illegible] plus [illegible]